

R  
A. de MOREUIL

**RÉSISTANCE**  
**ET**  
**COLLABORATION**  
**SOUS HENRI IV**



ÉDITIONS DE LA PENSÉE MODERNE

8° Mille

BA

RÉSISTANCE  
ET  
COLLABORATION  
SOUS HENRI IV

266

8° Lb 35  
1491

L. 9 6 1050 7702

DU MEME AUTEUR

L'ENLEVEMENT DE LOUIS XVII<sup>e</sup> et les dessous du IX Thermidor.

En préparation :

MADAME DE CHOISEUL.

ANDRÉ DE MOREUIL

**RÉSISTANCE**  
ET  
**COLLABORATION**  
SOUS  
**HENRI IV**



ÉDITIONS DE LA PENSÉE MODERNE

48, Rue Monsieur le Prince — PARIS (6<sup>e</sup>)

© 1960 by Editions de la PENSÉE MODERNE.  
*Tous droits de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous pays.*

## PREFACE

*La figure d'un roi comme Henri IV est une des plus populaires de notre histoire. Les traits du soldat héroïque, ralliant ses compagnons à son « panache blanc », sont vivants dans l'imagination de tous les Français. Et le sage législateur, qui sut panser les plaies de la guerre civile, est aussi une figure légendaire. Cette popularité, qui a survécu à tant de révolutions, est venue jusqu'à nous et le quatrième centenaire de la naissance du Béarnais, célébré récemment avec ferveur, lui a rendu toute son actualité.*

*Mais ce n'est pas la légende d'Henri IV, malgré tout son attrait, que M. de Moreuil nous a conté de nouveau. L'auteur de « Résistance et Collaboration sous Henri IV » a limité son étude aux cinq années de lutte, pendant lesquelles le roi, entre l'assassinat de Henri III et son entrée dans la bonne ville de Paris, surmonte peu à peu les obstacles semés sur sa route et l'emporte finalement à force de courage, de ténacité, avec*

*l'assentiment de la nation, lasse des guerres civiles. Ces belles années de la vie ardente d'Henri IV sont peut-être les plus passionnantes.*

*Certes, on a beaucoup étudié et admiré à juste titre le grand roi qui, aidé de son fidèle Sully et de quelques autres, s'est appliqué à guérir la France meurtrie et à restaurer ses ruines. Peut-être n'a-t-on pas assez insisté sur cette période où s'est élaboré le règne et préparée cette restauration. La France, déchirée par les factions, ne semblait pas avoir entendu l'appel à l'union, que le plus grand poète, Ronsard, avait lancé, dès le début des guerres civiles... La lutte entre catholiques et protestants avait continué pendant de longues années... Alors paraît un homme encore jeune --- trente-six ans ---, courageux, avisé, habile politique et d'une humanité propre à rallier les cœurs.*

*Roi sans couronne, il lui faut d'abord conquérir son royaume sur le champ de bataille. Arques, Ivry, petites échauffourées, si on les compare à nos interminables combats, sont néanmoins, comme M. de Moreuil l'a bien montré, la défaite des extrémistes et déjà des victoires nationales. Dans la bataille, le roi n'oublie jamais qu'il a affaire à des Français : sa conduite envers les Parisiens révoltés reste humaine. Il est aussi habile à diviser ses adversaires qu'à négocier avec les modérés, ces « politiques » qui plus tard assureront son pouvoir. Enfin, pour compléter cette physionomie si attachante, si la vieille galanterie chevaleresque l'égaré parfois, son amour réel pour la belle Gabrielle d'Estrées, en l'inclinant à la conversion, ne le détourne pas de l'intérêt national et le ramène vers la voie où la majorité des Français désirait le voir rentrer...*

*Voilà donc la figure, grande à ces heures, mais surtout riche*

*et humaine, dont M. de Moreuil a su apprécier et rendre toutes les nuances. Mais la lecture de « Résistance et Collaboration sous Henri IV », en rappelant tant de drames encore récents, éveille en nous des échos plus profonds.*

*Ces factions, dont Montaigne disait ironiquement, quelques années plus tôt, que, si on y cherchait les gens convaincus, on n'en « formerait pas une compagnie », collaboraient avec l'étranger. En ce temps, pour les ligueurs, c'était l'Espagnol, Féria, Mendoza, derrière lesquels se profilait leur maître insatiable, Philippe II. Ils semaient l'or en France, essayaient d'instaurer à leur profit un souverain fantoche.*

*A part quelques fausses largesses destinées à donner le change, ils vidaient le pays de sa substance, démoralisaient bien des gens... Ceux qui dénonçaient leur jeu furent leurs victimes ; tels furent, dans Paris fanatisé, les martyrs de la résistance, pendus en 1590, ou l'héroïque Président Brisson, exécuté sans jugement par des factieux à la solde de l'étranger. Mais voici que l'illusion de la collaboration grâce aux efforts tenaces du Béarnais se dissipe : les souffrances réelles, les ruines qu'elle cause, apparaissent aux yeux de tous. La vague de résistance nationale se lève et finit par tout emporter. La France reverdit, comme le saule mutilé dont le grand Ronsard avait prophétisé la résurrection.*

*Il faut savoir gré à M. de Moreuil d'avoir bien dégagé ce caractère actuel du sujet. Mais si on peut observer en histoire des analogies, comme on l'a souvent remarqué, rien ne se répète absolument. M. de Moreuil a su garder cette mesure. Ses observations naissent, pour ainsi dire, à fleur du récit et s'en dégagent naturellement. Ce récit, comme il se doit dans un travail de ce genre, est vivant, coloré, émaillé d'anecdotes parfois*



*piquantes et de traits pittoresques. La gaillardise du roi, le cynisme même d'un bouffon lui en fournissent à l'occasion la matière toujours significative. Mais le mouvement du récit, reflétant les aspects variés de la vie, n'en peut dissimuler le sens profond. Dans ce drame de la Résistance et de la Collaboration après quatre siècles, le Français de notre temps reconnaîtra des périls qu'il a affrontés, des souffrances et des émotions qu'il a éprouvées. Puisse-t-il aussi, à la vue de tant de misères et de ruines, sentir tout le prix de l'union et de la concorde entre citoyens ! Car je ne doute pas que le courage et la finesse --- surtout lorsqu'il s'y joint, comme chez Henri IV, la bonhomie souriante --- ne soient toujours appréciés chez nous.*

Charles TETAUD,  
*Agrégé de l'Université.*

## INTRODUCTION

### *LA FRANCE EN 1589*

On cherche souvent, dans l'histoire de notre pays, des analogies avec les situations angoissantes qu'il traverse. Depuis qu'il y a des hommes, leurs passions, leurs besoins, leurs réactions n'ont-elles pas engendré les mêmes effets ? Mais, si ces rappels historiques n'offrent pas, à première vue, la solution identique aux problèmes qui se posent à nos yeux, ils montrent à ceux qui savent les méditer, qu'au-dessus des hommes et des événements les aspirations nationales demeurent, finissent par triompher et donnent à plus ou moins longue échéance la réponse à l'espoir qu'on avait mis en elles.

Les années qu'a vécues la France de 1589 à 1595 environ, qu'on peut définir comme la lutte d'Henri IV pour conquérir son trône, restent parmi les plus tragiques, les plus sanglantes et les plus passionnantes aussi.

Paris était en rébellion contre son roi, Henri III. Les trois cinquièmes de la France adhéraient à la Ligue Catholique et échappaient au contrôle royal. La guerre civile ravageait les provinces, les catholiques égorgeaient les protestants. Les cités et les villages, pris par ces derniers, étaient mis à sac et leurs habitants massacrés. L'assassinat était considéré comme légitime et le sectarisme des catholiques extrémistes ne trouvait plus dans le clergé les paroles de charité et d'apaisement de l'Évangile.

Sombre époque où la capitale faisait appel aux ennemis héréditaires de la France pour soutenir sa lutte contre la royauté, qui l'avait défendue pendant tant de siècles ; collaboration avec Philippe II d'Espagne qui ne visait qu'à l'amointrissement de la France ; résistance enfin des éléments modérés du pays qui, avec le seul successeur légal au trône, Henri de Bourbon, roi de Navarre, cherchaient à libérer le royaume et à lui donner la paix indispensable à panser ses blessures. Tel était le chaos dans lequel ce dernier se devait de rechercher son trône.

A cette époque, les Huguenots continuaient à faire figure de révolutionnaires pour la plus grande partie de la population qui demeurait dans la foi traditionnelle de la France. Et pourtant, leurs troupes s'étaient ralliées au panache blanc d'Henri de Bourbon et tombaient pour lui assurer son trône. Lui-même, seul successeur instauré par Henri III, bien que protestant, était rejeté par la majorité de ses sujets et de la noblesse, tandis que la papauté et l'Espagne usaient de tous leurs pouvoirs pour empêcher son accession au gouvernement du royaume. Dans ces luttes fratricides, qui duraient déjà depuis plus de cinquante ans, dans cette mêlée ardente où les passions s'entre-choquaient, sa figure apparaît pleine de noblesse, de bonté, d'intelligence et de bon sens. Elle domine l'horreur des combats et finira par lui gagner les cœurs de ses sujets. On reste étonné de rencontrer

ces qualités si françaises chez un homme de trente-six ans, tant l'âpreté des temps et la grandeur de sa tâche avaient façonné son caractère. Mais ce qui mettra fin à cette anarchie, considérée à un moment comme sans remède, c'est avec le retour du roi aux traditions séculaires de la monarchie, le besoin de tous de revenir au sentiment de la grandeur nationale. Voilà la grande idée pacificatrice qui finira par dompter toutes les passions, qui surgira triomphante de tout le sang versé, et qui aura raison de tous les appétits et de tous les désirs inavouables qui avaient amené la France au bord de l'abîme.

Si on cherche les raisons et les causes de ces désordres, il faut remonter jusqu'à la Renaissance et à près de quatre-vingts ans en arrière pour les trouver. Aucune manifestation spectaculaire n'avait plus profondément bouleversé le monde, que le geste du prêtre défroqué Luther, affichant, en 1512, à la porte de la cathédrale de Wittemberg, les quatre-vingt-quinze propositions qu'il avait rédigées dans la fameuse querelle des indulgences. Son audace révolutionnaire attaquant le dogme de l'Eglise catholique toute puissante à l'époque médiévale, son orgueil de renégat définissant les fondements du schisme de la Réforme, allaient non seulement porter au Saint-Siège un coup redoutable, mais déchaîner, pendant plusieurs siècles, des luttes fratricides que seul le temps put apaiser.

Les ordres et le haut clergé, en Allemagne, possédaient les deux tiers de la fortune immobilière, tandis que les nobles et leurs vassaux vivaient dans la pauvreté. Luther, dans sa révolte contre l'Eglise, allait de suite trouver chez ces derniers les adhérents empressés à piller les biens de l'Eglise, sous le couvert de la foi. La diffusion de sa doctrine se répandit dès lors au delà de ce qu'il avait pu espérer. Charles-Quint tenta vainement d'arrêter le schisme qui gagnait ses états et de faire juger Luther.

Le duc de Saxe l'abrita chez lui et la Réforme fut finalement consacrée, en 1555, au traité d'Augsbourg. Le vieil empereur, usé et désabusé, renonça alors au pouvoir en faveur de Philippe II, son fils.

La Réforme, si elle trouva, dans les pays du Nord, le terrain propice au recrutement de ses adeptes, et si elle recruta en Angleterre des conditions particulières à son établissement, Henri VIII s'en servant pour ses fins matrimoniales, ne rencontra pas en France les mêmes facilités. L'Eglise gallicane et son clergé n'obéissaient pas aux mêmes erreurs de conduite et de mœurs qui se perpétrèrent sur le Rhin. Ils étaient les plus fermes soutiens de la monarchie et savaient, aux heures graves que traversait le royaume, contribuer à ses dépenses et aux charges militaires. Le trône n'avait jamais fait appel en vain à leur aide. La foi catholique était la foi nationale. Les rois en étaient les gardiens, la considérant au surplus comme indispensable à la santé morale de leurs sujets.

L'infiltration de la Réforme de Calvin en France parut d'abord à François 1<sup>er</sup> ne relever que de la libre discussion d'une élite intellectuelle. Ami des arts et des lettres, voyant son entourage séduit par la nouveauté de ces questions, il fut porté lui-même à s'y intéresser. Il espérait même provoquer un rapprochement des idées, si on se rappelle qu'il avait demandé à Mélancton de lui en fournir les moyens.

Mais, lorsque dans la nuit du 17 au 18 octobre 1534, il trouva, au matin, des placards affichés sur la porte de sa chambre, au château d'Amboise, qui attaquaient la sainte messe, sa désillusion fut entière et sa riposte immédiate. Il n'aperçut plus dans les réformateurs que des révolutionnaires cherchant à saper les fondements mêmes de son royaume. Sa colère fut

terrible contre cette attaque sournoise dont il commençait à mesurer les conséquences. Des bûchers s'allumèrent. L'hérésie fut traquée et, pour ajouter à la crainte, le supplice de la roue fut instauré à Paris et dans les provinces.

Ce caractère révolutionnaire donné aux protestants, aux Huguenots, comme on les désignait à cette époque, leur restera de longues années encore. Pour les Français à la foi profonde et sincère, pour le clergé, pour la Sorbonne et la Faculté de Théologie, pour les parlements et la royauté, ils étaient des hérétiques voulant diviser le royaume et ruiner les traditions ancestrales qui en avaient fait la grandeur. Ces accusations, en fait, étaient fondées.

Sous prétexte de sûreté pour y exercer leur religion, ne demandaient-ils pas, non seulement un traitement égal avec les catholiques, mais des villes où ils pouvaient librement y entretenir des forces armées ?

Leur cohésion et l'appui de certaines grandes familles, comme les Montmorency, créaient un péril redoutable, comme un état dans l'Etat, que la royauté s'efforça continuellement de minimiser.

Ce péril devint d'une acuité particulière au lendemain de la mort de Henri II, dont les enfants mineurs se trouvaient placés sous la régence de Catherine de Médicis. La situation à laquelle elle devait faire face était des plus difficiles. Elle chercha, avant tout, à éviter la guerre tant extérieure qu'intérieure. Italienne de tempérament, sans scrupule pour les moyens à employer, n'ayant comme but unique que la conservation de la royauté à ses enfants, elle usa de la temporisation comme du moyen de résoudre toutes les difficultés. La tolérance de son

ministre, Michel de l'Hospital, ne contenta ni les uns ni les autres.

Devant la faiblesse du pouvoir, la maison de Guise, qui s'était faite le champion du catholicisme, réclamait les prérogatives du gouvernement. Les mécontents, et ils étaient nombreux, vinrent grossir les rangs des Montmorency et, bientôt, la dualité des deux religions qui s'affrontaient un peu partout allait se transformer en une rivalité de ces deux familles. Au sectarisme des idées religieuses devait s'ajouter l'intérêt proprement dit de leurs partisans.

La royauté, sous la régence de Catherine de Médicis, fut sans cesse à court d'argent. Les impôts rentraient mal et l'entretien de soldats mercenaires coûtait cher. La noblesse, qui détenait encore une partie de la fortune immobilière, était à demi ruinée par les guerres civiles qui ravageaient le territoire. Seuls, les bourgeois détenaient la fortune mobilière et la vénalité des offices avait augmenté son prestige. Pour ajouter à toutes ces difficultés, l'absence d'héritier chez les derniers Valois faisait naître des ambitions souvent mal déguisées, qui suscitaient des moyens de défense où le meurtre était considéré comme légitime. Ce furent des années où la vie ne comptait pas et où les passions abolissaient tout sentiment.

Devant l'impuissance des derniers Valois à assurer leur descendance, les regards se dirigeaient naturellement vers le seul prétendant au trône, d'après la loi salique, Henri de Bourbon. Mais sa mère, Jeanne d'Albret, épouse d'Antoine de Bourbon, avait à son tour adhéré à la Réforme, à la suite de ses infortunes conjugales. Le futur Henri IV avait donc été élevé dans la religion protestante, comme pour ajouter au nombre croissant des difficultés de la monarchie. Catherine de Médicis avait

bien essayé, pour un temps, de le neutraliser lui aussi, en lui donnant en mariage sa fille Marguerite, sœur d'Henri III, et en le retenant prisonnier à sa Cour. Mais ces liens fragiles ne résolvaient aucun des problèmes de l'avenir de la royauté. François II, marié à Marie Stuart, nièce des Guise, s'en remit à cette famille du soin de rétablir l'ordre compromis. Sa maladie augmenta le mécontentement général. François II mourut à seize ans de la tuberculose.

Charles IX, son frère, qui lui succéda en 1560, vit la guerre civile commencer ses ravages. La trêve de Lonjumeau de 1568 fut de courte durée. La tentative de Catherine de Médicis d'enlever les princes protestants aboutit aux combats de Jarnac et de Montcontour, où se distingua le jeune duc d'Anjou, futur Henri III. Toutefois, la guerre, qui s'était reportée en Guyenne et dans le Bas-Languedoc, aboutit à l'édit de Saint-Germain, qui fut un essai de pacification générale. L'amiral Coligny, revenu dans les faveurs du jeune roi, par ce même jeu de bascule instauré par Catherine, fit craindre à cette dernière de se voir supplantée par lui dans la direction du gouvernement. Une tentative d'assassinat manquée sur sa personne fut suivie du massacre de la Saint-Barthélemy, perpétré par Catherine. La guerre civile recommença, et Charles IX mourut à son tour à vingt-quatre ans. Henri de Bourbon, qui s'était enfin échappé de la Cour du Louvre, était rentré dans ses Etats de Navarre pour regrouper sous sa cornette les forces protestantes, fidèles à sa cause.

Ce qui se dégage de ces éphémères royautés, c'est l'absence de toute politique nationale. L'intérêt seul semble guider tous les partis. On vit au jour le jour. La royauté cherche à consolider son trône menacé, les Guise et les Montmorency tentent de s'emparer des leviers de commande, le peuple veut massacrer



les protestants, fauteurs de guerre civile, et ces derniers réclament la liberté d'exercer leur culte et des villes pour sauvegarder leur liberté. La France était tombée bien bas. Philippe II, du fond de l'Escurial, guettait sa proie et attendait son heure pour réduire à l'impuissance sa rivale. Il avait heureusement le souci des Pays-Bas, où il se devait de maintenir sa domination. Mais quelque sombres que fussent ces heures, il semblait que l'on n'avait pas atteint encore le summum des méfaits de l'anarchie. Il fallait arriver jusqu'à la révolution de 1589.

Pour la première fois dans son histoire, le peuple de Paris, sous Henri III, allait prendre conscience de sa force et chercher, dans son égarement, à secouer les fondements de la monarchie traditionnelle, bientôt suivi par les deux tiers des provinces.

Ce roi, que l'on avait coutume de représenter comme un efféminé, enclin à rechercher plus les fastes de la Cour et l'amitié douteuse de duellistes sans scrupule que les intérêts de son royaume, apparaît de nos jours comme calomnié. Le duc de Lévis-Mirepoix, après Michelet, a tenté très heureusement de lui rendre sa vraie figure, dans son livre « Les Guerres de Religion ». S'il avait une débilité physique le rendant impropre au mariage, il n'en avait pas moins une foi sincère, peut-être même trop affectée, et la compréhension très vive de ses devoirs et de la grandeur de la tâche qu'il avait à remplir. Les événements qui continuaient à ensanglanter son royaume n'étaient que la suite de ses prédécesseurs. La division de ses ennemis était la seule politique qu'il pouvait suivre en l'absence de moyens matériels qui lui étaient constamment refusés. Sa bonne volonté apparaît néanmoins entière.

Le déchaînement des passions religieuses, porté à son paroxysme, ajouté à la faiblesse du trône, aurait nécessité la pré-

sence d'un génie appuyé sur de puissants moyens, et Henri III n'avait ni l'intelligence supérieure, ni les finances nécessaires pour arriver à un compromis satisfaisant.

Ses manières distantes, sa prodigalité, le luxe qu'il affichait, et surtout sa tolérance voulue à l'égard du Béarnais et des protestants, lui avaient aliéné la faveur populaire. Par contre, le duc de Guise, jovial, familier et aimable, était l'idole de Paris. Chef de la Ligue qui s'était créée dans la capitale, avec tout le clergé et les fanatiques, pour défendre la religion catholique, il y jouissait d'un prestige et d'une force qui lui permettaient toutes les ambitions. Il entrevoyait la possibilité d'évincer le seul prétendant se réclamant de la loi salique, pour accéder au trône. Couvert de dettes, c'était pour lui un espoir, que la religion du roi de Navarre lui faisait entrevoir comme possible. Pour avoir les subsides nécessaires et les forces qui lui manquaient, il avait signé, avec Philippe II et la Ligue, représentée par le cardinal de Bourbon et ses frères, Mayenne et le cardinal, en 1583, un traité secret pour faire déclarer le cardinal de Bourbon roi de France au décès d'Henri III et faire renoncer la France à l'alliance avec la Porte, conclue sous François 1<sup>er</sup>. Il devait recevoir, en échange, cinquante mille écus par mois. Le duc de Guise, le premier collaborateur, s'était vendu à l'ennemi de son pays, et comme le traité était secret, Henri III en fut immédiatement informé. La Ligue, c'est-à-dire le parti fanatique de Paris, comme on le verra par la suite, appelait de tous ses vœux l'aide espagnole. Cette aberration n'était que la conséquence inévitable de son animosité contre le roi, et la plus grande partie du clergé de Paris, dans un égarement inexcusable, voyait dans Philippe II le sauveur de la France, alors qu'il en demeurait l'ennemi héréditaire. Etranges sentiments de la part d'ecclésiastiques qui possédaient encore une certaine influence sur les masses et une instruction qui aurait dû les en préserver.

L'émeute, qui fut connue dans Paris sous le nom de la « journée des barricades », obligea le roi Henri III à quitter furtivement la capitale, tandis que le duc de Guise, qui aurait pu apaiser le mouvement séditieux, adoptait une attitude équivoque, mais en contradiction tout au moins avec les devoirs qu'il devait au roi. Se doutait-il que ses tractations avec l'Espagnol étaient parvenues aux oreilles royales ? C'est très possible. En tout cas, son comportement à l'égard d'Henri III ne pouvait laisser à ce dernier le moindre doute quant à sa trahison. La Ligue s'étendait maintenant en province ; Lyon, Toul et Verdun étaient entre les mains des ligueurs. Devant la marée montante du mouvement, Henri III avait été forcé de signer le traité de Nemours, qui révoquait les édits de tolérance qu'il avait accordés auparavant aux protestants.

Face à cette capitulation devant les exigences de fanatiques, on dit que le roi de Navarre fut accablé de douleur. Il lui fallait maintenant conquérir la liberté du protestantisme qui le soutenait et combattre le roi dont il attendait la succession. Cruelle situation. Il s'y résolut, en invoquant toutefois la nécessité de sauver la France livrée aux Espagnols par la famille des Guise. Il incarnait, en fait, la résistance.

Par la bataille de Coutras, il s'ouvrit le chemin de la Loire. Le duc de Joyeuse, de l'armée royale, y fut tué. Mais, retenu par son intuition des sentiments du roi à son égard, il ne se pressa pas de profiter de sa victoire. Henri III l'avait fait sentir de se faire catholique. Mais comment aurait-il pu, à ce moment, accéder à une pareille demande, alors que toutes les forces qui lui étaient fidèles n'étaient que celles du parti huguenot ? Quels étaient les nobles catholiques qui se seraient souciés de soutenir un hérétique ?

Henri III, livré à ses seules forces, avait comme adversaires la Ligue et les deux tiers des provinces manœuvrées par le duc de Guise. En vain s'était-il adressé aux Etats Généraux. A ce moment, à bout de ressource, il crut pouvoir décapiter la Ligue en faisant assassiner son chef. Convoqué au château de Blois, Henri de Guise eut l'imprudence de s'y rendre ; les quarante-cinq spadassins qui gardaient le roi le tuèrent dans le corridor menant à son cabinet. Le cardinal de Guise fut arrêté et tué le lendemain. Ces meurtres ne servirent qu'à exaspérer les chefs de la Ligue, et le frère d'Henri, le duc de Mayenne, le remplaça à la tête des troupes qui se mirent en campagne pour s'emparer du roi. Que pouvait faire ce dernier ? Où pouvait-il trouver un secours, si ce n'est auprès de celui qui était son successeur et qui était l'adversaire de son ennemi principal, la Ligue ? Henri III dépêcha auprès de lui sa sœur naturelle, la duchesse d'Angoulême, et bientôt une trêve fut promulguée, les 24 et 26 avril 1589, par le parlement de Tours. Les deux rois se rencontrèrent au parc de Plessis-lès-Tours et Henri de Bourbon promit au roi son aide.

Le 8 mai, Henri III, inspectant un avant-poste de ses troupes à la Membrolle, près de Tours, faillit se faire prendre par celles de Mayenne. Il gagna de justesse le faubourg de Saint-Symphorien, où ses gens de pied repoussèrent les troupes de la Ligue. Aussitôt, il fit prévenir Henri de Bourbon qui se trouvait à Blois. Ce dernier partit immédiatement sur Orléans, traversa Beaugency et s'empara, le 25 mai, de Chateaudun, menaçant ainsi de bloquer les armées de Mayenne entre ses forces et celles du roi.

Il dégagea ainsi Tours, où il revint le 1<sup>er</sup> juin. Henri III et lui prirent alors la décision de réunir leurs forces et de marcher de concert sur Paris, qui n'aurait pu résister à leurs efforts com-

Achévé d'imprimer le 14 Mai 1960  
sur les Presses de  
l'IMPRIMERIE FRANCE-RIVIERA  
6. Rue Prato. - MENTON

*N° d'Imprimeur 866 — N° d'Éditeur 56*  
Dépôt légal 2<sup>m</sup>e trimestre 1960

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX<sup>e</sup> siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

\*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012.

Avec le soutien du

